

# LE JARDIN POPULAIRE EN FRANCE MÉDIÉVALE: ENTRE L'ENFER ET LE PARADIS

Laetitia Bourgeois-Cornu  
Université Lyon II

## RÉSUMÉ

Inspiré par les souvenirs de jardins antiques ou carolingiens, le jardin médiéval se modèle et se répand à partir des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles en France et en Italie, dans le même mouvement qui voit naître les villages. Le jardin a la particularité d'être un lieu de labeur et de production, essentiellement féminin, mais aussi un lieu de vie, où l'on peut manger sous la treille, ainsi qu'un lieu de rêve et de mythe, comme le prouvent les nombreuses représentations de Vierges à l'Enfant situées dans des jardins. Le jardin, véritable marqueur de civilisation, est présent dans toutes les couches de la société, depuis la plus humble masure jusqu'au jardin clos des demeures de plaisance.

MOTS CLEF: jardin, herbes, légumes, outils, jardinage.

## ABSTRACT

«The popular garden in medieval France: between Hell and Paradise». Inspired by the memories of ancient or Carolingian gardens, the medieval garden takes form and spreads from the 11th and 12th centuries in France and Italy, in the same process that witnesses the birth of villages. The garden is a working place, mostly feminine, but it is also a place to live, where one can share a meal under the vine. And it is a place for dreams and myth, as the very frequent pictures of the Virgin and Child that take place in gardens reveal. The garden, the mark of a civilization, can be found everywhere, from the most humble cottages to the precincts of mansions and castles.

KEY WORDS: garden, herbs, vegetables, tools, gardening.

Si l'idée de jardin semble aussi ancienne que la mémoire, et si nos représentations sont encombrées par de multiples images de jardins mythiques, depuis le jardin d'Eden jusqu'aux jardins suspendus de Babylone, en passant par ceux de Charlemagne ou d'Hildegarde de Bingen, le mot même de «jardin» a tout du piège pour l'historien. En effet, quand le même vocable renvoie à des réalités tellement différentes, il peut être difficile de définir un objet, une pratique, et de les situer dans un espace et une chronologie. Un jardin au Moyen âge, qu'est-ce au juste? Ce mot renvoie à plusieurs réalités, qui ne sont pas étrangères les unes aux autres, mais qui ne



se confondent pas. Les jardins des monastères, dédiés à la recherche et à l'étude; ceux des grands domaines, avant tout destinés à la production ; les jardins de plaisir des nobles, lieux de prestige, sont nécessairement bien différents des jardins des petites villes ou des campagnes. Et pourtant, tous ces jardins se nourrissent aux mêmes sources, et partagent aussi bien des techniques et des pratiques, qu'une certaine aspiration à ce que ce lieu soit un peu plus qu'un carré de terre cultivé. De la même façon qu'il est difficile de comprendre les travaux du jardinage sans connaître la symbolique du cloître ou du jardin d'Eden, on ne peut réellement comprendre la symbolique du jardin sans se pencher sur sa réalité très matérielle. C'est pourquoi je me propose d'entrer dans le jardin potager des paysans médiévaux, en me limitant à l'espace de la France actuelle et d'une partie de l'Italie.

Sauf à considérer qu'il suffise de cultiver des fèves dans un coin défriché pour faire un jardin, il va de soi que l'histoire du jardin potager paysan est étroitement liée à celle du village et du finage dans lesquels il est inclus. Or, la naissance du village, au sens «d'habitat aggloméré stable entouré d'un finage délimité et doté d'une conscience collective et d'une personnalité juridique», pour reprendre les termes de Fossier et Chapelot<sup>1</sup>, si elle a fait l'objet de très nombreux débats, est toujours fixée autour des «mutations», «révolutions» ou «évolutions» de l'An Mil<sup>2</sup>. À cette époque, les habitats plus ou moins fixes, plus ou moins vastes, qui existaient depuis la fin de l'Antiquité, se regroupent. Plus qu'une simple agglomération de population, ce mouvement (l'enchâtellement) correspond surtout à la naissance d'une entité villageoise, dont le jardin est appelé à devenir l'une des pièces. N'y a-t-il donc pas de jardin populaire avant l'enchâtellement? Si, sans doute. Mais le proto-jardin médiéval de cette époque n'a pas atteint la densité, tant matérielle que culturelle, qu'il aura aux siècles suivants.

## 1. LES FORMES ANCIENNES DU JARDIN MÉDIÉVAL

La période carolingienne est souvent décrite comme celle de l'apogée du jardin médiéval. De superbes documents tels le *Liber de cultura hortorum*, de l'abbé de Reichenau, le plan de Saint-Gall, ou encore le célèbre capitulaire «*de Villis*» jettent une lumière exceptionnelle sur un type particulier de jardin: l'ort monastique. C'est un jardin savant, cultivé par des savants de toute l'Europe, une sorte d'«université végétale» ou de «station de recherche». Les jardiniers sont des lettrés qui cherchent à connaître les qualités des plantes, à échanger des graines et des plants. Leurs jardins sont plantés à l'intérieur de hauts murs maçonnés, leurs plantes étudiées, greffées, améliorées.

---

<sup>1</sup> J. CHAPELOT, R. FOSSIER, *Le village et la maison au Moyen Âge*. Paris, Hachette, 1980.

<sup>2</sup> Un récent colloque a fait le point sur les dernières données, du moins dans le nord: J.-M. YANTE et A.-M. BULTOT-VERLEYSSEN (dirs.), *Autour du «village». Établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*. Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 2010.



Ces jardins peuvent être cultivés, soignés: leurs jardiniers savent que, dix ans plus tard, vingt ans plus tard, eux ou leur successeurs seront encore là, sur le même lieu, à retourner inlassablement la même terre. Le jardinage est une tâche qui demande du temps, et ne peut se faire que dans la longue durée.

À cette même époque, nous n'avons pas d'évidence de la présence de jardins d'agrément nobiliaires. Ceux de l'époque romaine ont alors disparu, et la civilisation féodale n'a pas encore réinventé son propre jardin courtois.

Restent les paysans, qui représentent l'immense majorité de la population, et qui selon les régions et les régimes juridiques, sont dans des situations assez différentes: alleutiers ou assujettis aux grands domaines, regroupés dans des habitats que l'on qualifie parfois de «faibles», parfois de «fluides», d'anciens manses ou des formes précoces de villages<sup>3</sup>. Un jardin, comme on l'a vu, se conçoit sur le long terme: or la longue durée est précisément ce qui fait défaut aux populations de cette époque. En Dauphiné, par exemple, les paysans s'installent et déménagent tous les trois ou quatre ans, après avoir épuisé le sol, défriché au feu. Chez ces populations, on ne rencontre pas de jardins, mais des pratiques de l'ordre de la cueillette<sup>4</sup>. En Velay, l'habitat est organisé en manses, qui sont autant de petits hameaux, plus ou moins fluides également, où la culture est collective<sup>5</sup>.

L'archéologie n'est malheureusement pas d'un grand secours quand il s'agit de jardinage: les plantes du jardin se consomment fraîches, ne se stockent pas, et leurs graines sont généralement trop petites pour être conservées, à l'inverse des céréales ou des légumineuses. Très exceptionnellement, on peut retrouver un exemplaire de moutarde blanche (*sinapis alba*) ou de moutarde noire (*brassica nigra*) dans un dépotoir, mais ces trouvailles restent exceptionnelles<sup>6</sup>. Il faut noter ici que la situation des zones étudiées est, à cet égard, bien différente de celle qu'on rencontre en Espagne, où la culture du jardin ne semble pas avoir connu d'interruption au haut Moyen âge, bien au contraire.

Face à ces indices assez ténus, nous pouvons tout de même nous faire une idée de l'importance du jardin en examinant les conditions de vie des populations rurales, une tâche complexe à laquelle s'est attelée Monique Bourin<sup>7</sup>. Il apparaît que, si les populations du sud de la France avant l'an Mil présentent une santé correcte et ne sont pas spécialement malnutries (quelques carences, toutefois), elles vivent toutefois de façon très simple, voire sommaire, et ce, jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle. La

---

<sup>3</sup> Voir par exemple les anciens villages du Bas Languedoc: M. BOURIN-DERRUAU, *Villages médiévaux en Bas-Languedoc: genèse d'une sociabilité (X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*. Paris, L'Harmattan, 1987.

<sup>4</sup> H. FALQUE-VERT, *Les paysans et la terre en Dauphiné vers l'An Mil*. PUG, 2004.

<sup>5</sup> L. BOURGEOIS-CORNU, *Les communautés rurales du Velay face aux crises de la fin du Moyen âge*. Thèse de doctorat, Université Lyon II, 1998.

<sup>6</sup> M.-P. RUAS, «The archaeobotanical record of cultivated and collected plants of economic importance from medieval sites in France», dans J.P. PALS, J. BUURMAN et M. VAN DER VEEN (dirs.), *Festschrift for Prof. Van Zeist, Review of paleobotany and palynology*, vol. 73, ns. 1-4 (1992), pp. 301-314.

<sup>7</sup> M. BOURIN, «Comment évaluer les conditions de vie des populations rurales au Moyen âge?», dans J. BOLÒS, A. JARNE et E. VICEDO (dirs.), *Condicions de vida al món rural, v congrés sobre sistemes agraris, organització social i poder local*, Institut d'Estudis llerdencs, Lleida, 2006, pp. 627-640.



cuisine, en particulier, nous intéresse, parce qu'assez bien connue par les apports de l'archéologie. Les fouilles nous dévoilent des formes simples, larges et fermées de pots à cuire: essentiellement des *oules*, qui sont de vastes chaudrons de céramique.

Ces pots correspondent à des pratiques culinaires assez monotones, faites de cuissons longues sur des feux doux. À chaque fois que l'on cuisine, on rajoute dans l'*oule* une nouvelle ration de ce que l'on peut trouver, céréales, poignée de fèves, herbes, viande parfois. Ce n'est qu'au début du XII<sup>e</sup> siècle que se développe un vaisselier nouveau. Les formes sont plus ouvertes, plus petites, plus décorées. Les pots sont bien plus nombreux, et un nouveau venu fait son entrée dans les cuisines: le couvercle.

Cet enrichissement, à la fois numérique et qualitatif des ustensiles laisse entendre une pratique plus diverse de la cuisine, la recherche d'une alimentation plus variée, au moins dans les modes de cuisson ; sans doute aussi dans les ingrédients. Bref, on ne se contente plus d'une *porée* de céréales et de légumineuses, mais on teste de nouveaux goûts, parfums, saveurs. Cette fois, nous pouvons supposer que les jardins sont réellement entrés en scène.

## 2. LE JARDIN DU MOYEN ÂGE DIT CLASSIQUE

Le jardin des XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles n'est donc ni une création *ex-nihilo*, ni un artefact isolé. Il s'inscrit dans une civilisation rurale. D'emblée, nous pouvons dire que le jardin n'est pas l'emblème de cette civilisation. Du moins, pas l'emblème proclamé. Le poids économique du jardin, mesuré par les méthodes traditionnelles, est même négligeable. Les produits du jardin ne sont que peu ou pas taxés: on ne les retrouve qu'exceptionnellement dans les tarifs de leudes, et jamais en détail. À Aix-en-Provence, sur 300 registres de notaires, on ne rencontre qu'un seul acte de vente de légumes<sup>8</sup>. Les livres de dépenses des monastères ne mentionnent que peu ou pas les achats de légumes, et quand ils le font, c'est pour des sommes dérisoires<sup>9</sup>. De même, les jardiniers sont peu payés, le plus souvent engagés «à mi-croît»: ils peuvent prendre la moitié de ce qu'ils cultivent, ou tous les légumes, le bailleur se réservant les fruits. Le métier de «maraîcher» aussi appelé «ortolan» n'est pas de ceux qui apportent la fortune à ceux qui s'y livrent, qui sont souvent des forains ou des migrants<sup>10</sup>. Pour autant, cela ne signifie pas que le jardin ne pèse rien dans l'économie médiévale, ou même dans la vie quotidienne. Les produits du jardin ne sont pas exemptés de la dîme, et les paysans doivent donc le dixième de leurs choux, poireaux et autres plantes à destination des ecclésiastiques, qui tiennent à cet avantage tout autant que

---

<sup>8</sup> N. COULET, «Pour une histoire du jardin. Vergers et potagers à Aix-en-Provence, 1350-1450», *Le Moyen âge*, vol. LXXIII (1967), pp. 239-270.

<sup>9</sup> C. DYER, «Jardins et vergers en Angleterre au Moyen âge», dans *Jardins et vergers en Europe Occidentale (VIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Neuvièmes journées internationales d'histoire de Flaran, Auch, 1989, pp. 146-164.

<sup>10</sup> J.-P. LEGUAY, *Terres urbaines. Places, jardins et terres incultes dans la ville au Moyen âge*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009.



les taxés répugnent à le leur céder. Les contrats de «retraite» de la région lyonnaise étudiés par Marie-Thérèse Lorcin confirment que les parents âgés ont droit à une ration de blé et de vin, mais aussi celui de se servir dans le jardin de leurs enfants, et ce jusqu'à leur mort<sup>11</sup>.

Les jardins ne pèsent donc économiquement que bien peu, mais sont partout indispensables à la vie quotidienne. En haut Vivarais, sur près de 800 déclarants au fisc en 1464, un seul ne possède pas de jardin<sup>12</sup>. Et la plupart des déclarants en ont trois, six étant le maximum rencontré. Il ne serait pas raisonnable d'évaluer l'apport du jardin au seul calcul de sa valeur monétaire. Le simple fait de pourvoir, au quotidien, à l'apport de vitamines, de fibres et d'un peu de douceur dans une alimentation très monotone par ailleurs est un fait important en termes de santé publique, un concept, évidemment, encore peu développé à l'époque médiévale. Les cimetières médiévaux nous dévoilent une population généralement en bonne santé, quoique manquant de protéines. Merci aux jardins d'avoir contribué à cet état de fait, même si les principaux bénéficiaires n'en furent pas forcément conscients. Le fait que les principaux travailleurs des jardins aient été des travailleuses n'est peut-être pas indifférent à la négligence dans laquelle on a longtemps tenu la question du jardin et de son rapport.

### 3. À QUOI RESSEMBLENT DONC CES JARDINS?

Le jardin est comme l'exploitation rurale: un compromis entre l'idéal et les possibilités. Les «villes neuves» des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles sont sans doute les lieux qui se rapprochent le plus de ce que doit être la disposition idéale des lieux. L'espace concédé pour faire un jardin y est assez vaste, de l'ordre de 1 000 m<sup>2</sup> pour une famille<sup>13</sup>. Dans les villages plus anciens, les jardins sont plus petits. Dans le nord de la France étudié par Alain Derville, la taille médiane des «lieux» (c'est ainsi que l'on nomme les *courtills*) est de 0,67 hectares, et ils occupent 40 % de la terre paysanne<sup>14</sup>. Dans le Pilat des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, la surface moyenne se situe entre 600 et 700 m<sup>2</sup>, avec une tendance au remembrement à la fin du Moyen âge<sup>15</sup>. En Vivarais, la taille est sensiblement équivalente. Dans les villages vellaves, le jardin est le plus souvent contigu à la maison. Une cour, une grange, souvent, complètent l'aménagement.

---

<sup>11</sup> M.-Th. LORCIN, *Vivre et mourir en Lyonnais à la fin du Moyen âge*. Paris, Éditions du CNRS, 1981.

<sup>12</sup> L. BOURGEOIS-CORNU, *Économie et vie rurales sur les plateaux du Vivarais, XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*. Mémoire de maîtrise sous la dir. de M.-Th Lorcin, Université Lyon II, 1991.

<sup>13</sup> M. BOURIN-DERRUAU, *op. cit.*

<sup>14</sup> A. DERVILLE, «Les paysans du Nord, habitat, habitation, société», dans *Villages et villageois au Moyen âge*. Paris, Publ. de la Sorbonne, 1992, pp. 81-100.

<sup>15</sup> F. STADLER, «Aménagement du territoire dans le massif du Pilat et ses marges, XIV<sup>e</sup> XV<sup>e</sup> siècles», Communication orale, Centre Inter-universitaire d'histoire et d'archéologie médiévales.





Parfois, les sources nous éclairent brièvement sur tel ou tel jardin. En 1481, par exemple, un habitant de Boussillon (actuelle Haute-Loire) est accusé d'avoir accaparé des terres dans le «meses», l'espace commun, généralement en herbe, situé au centre du hameau, pour en faire un jardin. Un petit jardin: quatre brassées de long, autant de large (soit 16 à 20 m<sup>2</sup>). Comment ce petit bout de terre s'est-il transformé en jardin? Parce que le délinquant a élevé, tout autour, des murs de pierre à l'intérieur desquels il a pu cultiver ses légumes et ses herbes<sup>16</sup>.

Dans le castrum traditionnel, bâti de façon très serrée, les jardins sont regroupés dans un petit quartier favorable à la culture, à l'extérieur des remparts.

Le jardin est présent même dans les villes, soit à l'arrière des maisons, soit regroupés dans de petits quartiers, intérieurs ou extérieurs. Et présent de manière très sensible: on suppose qu'entre le tiers et la moitié des habitants d'une grande ville possèdent un jardin<sup>17</sup>, 40 % à Lyon, davantage dans les petites villes.

Toutes les sources convergent donc, les livres de jardinage, les fabliaux, comme les sources documentaires et même les proverbes<sup>18</sup>: un jardin digne de ce nom est clos. La clôture n'est peut-être pas aussi soignée que les hauts murs des jardins monastiques. Elle est parfois simplement faite d'«épines», mais les épines sont des ronces, ou des orties, qui ont leur utilité: on mange les jeunes pousses d'orties, et les mûres à l'automne<sup>19</sup>.

En Velay et haut Vivarais, le matériau de prédilection est la pierre. Plusieurs documents nous montrent des paysans occupés à clore leurs jardins en y élevant des murs de pierre ; d'autre part, on fait également des jardins dans d'anciennes maisons ruinées, elles aussi bâties en pierre<sup>20</sup>. Dans le Nord, nous avons des haies sèches, des *soifs* faites de pieux et de verges, ou des palissades en matière végétale plaquée de terre ou d'argile<sup>21</sup>. L'iconographie montre très souvent des haies tressées, c'est le cas des différents exemplaires des *Tacuinum Sanitatis*, mais c'est également le cas dans nombre de miniatures, telles celles des «Jardin de santé» et autres textes dédiés au jardinage.

Les haies vives sont moins souvent représentées, sans doute parce qu'elles sont moins représentatives, mais elles sont attestées. Il s'agit de haies assez larges, de fruitiers taillés ou palissés, de buissons. À Troyes, on rencontre des haies de prunelliers ou d'églantiers, voire de sureau qui fournissent les épines, les fruits et les fleurs. Encore une fois, l'espace, même aux époques où il n'est pas rare, est précieux. La haie doit donc être utile, en sus de sa mission première qui est de tenir les animaux

<sup>16</sup> Archives départementales du Rhône, 48H1379, f° 109.

<sup>17</sup> J.-P. LEGUAY, *op. cit.*

<sup>18</sup> «Pour Nyent plante qui ne clost», dans J. MORAWSKI (éd.), *Proverbes français antérieurs au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1925.

<sup>19</sup> Dans le *Verkohrter Wirt*, la femme se sépare de son amant dans son jardin, et se blesse à la haie d'épines et d'orties. Cité par: J.M. PASTRE, «Le jardin dans les fabliaux allemands», dans *Vergers et jardins dans l'univers médiéval*, Aix-en-Provence, CUERMA, 1990, pp. 253-263.

<sup>20</sup> L. BOURGEOIS-CORNU, *op. cit.*, 1998.

<sup>21</sup> A. DERVILLE, *op. cit.*

à distance: en fournissant des fruits, du petit bois pour allumer le feu, et même une place pour étendre le linge, si elle n'est pas trop épineuse.

L'entretien des haies est un problème récurrent. Nous avons quelques témoignages de haies mal entretenues, ou mal façonnées. En Angleterre, des procès opposent des voisins ayant laissé leurs bêtes passer par dessus une barrière de jardin<sup>22</sup>. Pensons également aux détails des peintures de Pieter Brueghel montrant des haies partant en morceaux<sup>23</sup>.

Mais dans l'ensemble, les conflits concernant les animaux et leurs divagations concernent assez peu les jardins. En Velay médiéval, sur 379 procès recensés dans la deuxième moitié du xv<sup>e</sup> siècle, 76 concernent des animaux retrouvés hors de leur pâture. Et pas un seul dans les jardins. Cela signifierait-il que cela ne vaut pas la peine de faire un procès pour si peu? Je ne le crois pas. Certains procès se tiennent parce qu'un seul veau a divagué dans un pré. Les dégâts aux jardins seraient nécessairement plus importants. Si les jardins ne sont pas attaqués par la dent ou le sabot des bêtes, c'est qu'ils sont, dans l'ensemble, bien protégés<sup>24</sup>.

La haie est d'ailleurs à ce point reliée au jardin dans l'esprit médiéval, qu'il suffit à un miniaturiste d'esquisser une haie ou un mur, de mettre une femme à l'intérieur, et tous les lecteurs sauront qu'il s'agit d'un jardin, même si aucune plante ni fleur n'est figurée par ailleurs.

Qui dit haie, dit porte, ou portillon. Les images représentent à l'envi les portes des jardins. Les documents les mentionnent aussi: les contrats de jardinage d'Aix-en-Provence étudiés par Noël Coulet stipulent que le jardinier devra tenir la porte soigneusement fermée<sup>25</sup>. Les fabliaux mentionnent aussi la porte des jardins, et parfois même sa serrure: oui, les portes des jardins pouvaient être fermées à clé. Pour une description de ces portes, il faut s'en remettre aux images. Nous avons donc des portes en branchages tressés, d'autres en planches, et certaines portes monumentales en chêne clouté qui, manifestement, n'ont que peu de rapport avec les portillons des jardins paysans.

La seconde caractéristique des jardins, c'est la disposition en «planches» ou «taulas». Cette disposition était déjà préconisée par Columelle, qui précisait: «le sol est divisé en parterres qui, toutefois, doivent être arrangés de sorte que celui qui désherbe puisse atteindre facilement la moitié de leur largeur, afin que ceux qui arrachent les mauvaises herbes ne soient pas forcés de marcher sur les jeunes plantules mais puissent avancer dans des allées et désherber d'abord une moitié, puis l'autre»<sup>26</sup>. Les images montrent presque systématiquement les jardins organisés de cette façon; les contrats agraires évoquent aussi cette disposition. Nous pouvons donc supposer que cette façon de cultiver les jardins est largement partagée. Quel est l'intérêt de cultiver en planches surélevées? Les auteurs médiévaux y voient plusieurs raisons. La

---

<sup>22</sup> Cité par C. DYER, *op. cit.*

<sup>23</sup> Voir par exemple: *Le recensement de Bethleem*, par Pieter Brueghel.

<sup>24</sup> L. BOURGEOIS-CORNU, *op. cit.*, 1998.

<sup>25</sup> N. COULET, *op. cit.*

<sup>26</sup> Columelle. Cité par P. HOBHOUSE, *L'histoire des plantes et des jardins*. Paris, Bordas, 1994.



première, c'est la facilité de culture: la terre, surélevée, est moins difficile à travailler. Les planches sont aussi moins facilement gagnées par l'herbe environnante, et on ne piétine pas les plantations, la terre y reste meuble. Ensuite, la terre de culture est une terre apportée, donc choisie et amendée. Tous les auteurs insistent sur le fumage des terres de jardin. Enfin, cette disposition conserve l'humidité, un point crucial dont nous reparlerons.

#### 4. LES PLANTES DU JARDIN

Avant tout, un jardin est un lieu de culture, qui évolue selon le calendrier. Certaines plantes sont semées toute l'année, comme les laitues, qui abondent dans les jardins. Pourtant, elles n'apparaissent jamais dans les livres de cuisine. La laitue est une plante trop simple pour que l'on utilise du précieux parchemin pour la mentionner.

D'un bout à l'autre de la France, le chou est sans doute la plante la plus cultivée. On en trouve des «planches» entières dans les jardins d'Aix-en-Provence, le chou est le symbole même du jardin. Juste après, viennent les «porées», terme générique désignant toutes les plantes à feuilles, destinées à être mangées bouillies dans un pot, comme les épinards, les blettes, qui sont les plus connues, recommandées par le *Ménagier de Paris*, mais aussi les orties (vendues à Paris pendant la guerre de Cent ans<sup>27</sup>), la bourrache, les arroches, les chénopodes ou la bardane, retrouvées par les ethnobotanistes<sup>28</sup>. Un même nom de «porée» peut ainsi renvoyer à des plantes très différentes, selon la région dans laquelle on se trouve. C'est pourquoi on retrouve dans les jardins quelques noms, toujours les mêmes, qui renvoient à beaucoup de variétés<sup>29</sup>.

Les poireaux, les salades sont semés à toutes les saisons, pour fournir de la verdure même au cœur de l'hiver. Le persil pousse en très grande quantité, et on hésite à le classer parmi les «herbes à porée» ou parmi les condiments. Les raves sont plutôt plantées dans des champs, mais on retrouve des panais, parfois des carottes, dans les jardins.

Les plantes à bulbe sont également très cultivées, que ce soient les oignons, les aulx (consommés en très grande quantité), mais aussi leurs variétés vivaces, comme l'oignon rocambole ou l'ail rocambole. Dans ces variétés, on ne déterre pas le bulbe, mais on consomme les bulbilles aériens.

Les cucurbitacées sont très appréciées, que ce soient des variétés de gourdes, ou bien des melons, des concombres et des aubergines, dans les régions méridionales uniquement.

---

<sup>27</sup> *Journal d'un bourgeois de Paris*. Paris, Livre de Poche, 1990.

<sup>28</sup> O. LAPEYRE, *Plantes alimentaires du jardin ethnobotanique d'Antignac*, brochure.

<sup>29</sup> L. BOURGEOIS-CORNU, *Les bonnes herbes du Moyen âge*. Paris, Publisud, 1999.



Les fèves, lentilles, gesses peuvent être cultivées dans des jardins, mais ces légumineuses sont le plus souvent des cultures de plein champ, tout comme le lin, la guède, le chanvre et autres plantes destinées à l'artisanat. Un cas particulier: le safran, culture spéculative par excellence, mais cultivée dans des jardins spécialisés.

Enfin, reste la question non totalement élucidée des «herbes», qu'elles soient alimentaires, condimentaires, aromatiques ou médicinales. Ici, une énumération serait fastidieuse. Mais certaines plantes sont plus appréciées que d'autres. La marjolaine, l'origan, le romarin sont suffisamment aimées pour être cultivées en pot dans les régions où elles risqueraient de craindre le froid (pourtant, à ma connaissance, l'origan, du moins planté en pleine terre, résiste à des températures sibériennes).

Chaque jardin doit avoir un pied au moins de sauge, en vertu de l'adage selon lequel la sauge soigne tout (*cur moriatur homo cui salvia crecit in horto?*). Quelques autres plantes aromatiques semblent être très répandues.

Les différentes espèces de menthe (la menthe s'hybridant facilement, il en existe actuellement plus de deux cents variétés) sont également de tous les jardins, pour part à cause de leur facilité de culture, mais aussi pour leur goût, que l'on apprécie. Ainsi, on cultive la menthe vraie, mais aussi d'autres espèces au goût de menthe, comme le calament (*calamintha officinalis*), le pouliot, la menthe «coq» (*balsamite*).

Parmi les plantes les plus largement diffusées, figurent le fenouil, l'ache (ou céleri sauvage), l'aneth, la moutarde blanche et noire, la coriandre, la livèche et l'aurone.

Un autre hôte des jardins médiévaux: l'arbre. L'arbre est apprécié à double titre. Tout d'abord, il ombrage les plantations. Or, une plantation à l'ombre, c'est la certitude que l'eau ne va pas s'évaporer sous l'effet du soleil. Et l'arbre fournit des fruits et du bois, denrées précieuses également.

Quels arbres sont présents? Dans les jardins d'Aix-en-Provence, nous avons des pêchers, pommiers, figuiers, pruniers, grenadiers, noyers, noisetiers, poiriers, griottiers, ainsi que des arbres à cannes et des saules, ces derniers étant utilisés pour leurs branches légères<sup>30</sup>. De nos jours, dans les jardins de cette région, on a toujours quelques arbres à cannes qui prodiguent une grande quantité de tuteurs aux plantes les plus fragiles. Actuellement, ce sont les tomates, à l'époque, ce devaient plutôt être les melons, gourdes et aubergines, qui sont habituellement représentées palissées dans les images.

Du côté du bassin parisien, on ne rencontre pas, évidemment, de grenadiers, mais bien des cornouilles, des cerises (acides ou douces), des nèfles, noix, poires, plusieurs variétés de prunes, du raisin, et, bien évidemment, comme partout ailleurs, des pommes, le fruit par excellence<sup>31</sup>.

<sup>30</sup> N. COULET, *op. cit.*

<sup>31</sup> D. ALEXANDRE-BIDON et M.-Th. LORCIN, *Le quotidien au temps des fabliaux*. Paris, Éditions Picard, 2003.



## 5. DES JARDINS MÉDICINAUX?

Les usages médicaux du peuple sont assez difficiles à déceler. Les plantes médicinales appartiennent-elles à tous les jardins ou sont-elles dans les seuls jardins de ceux qui connaissent les herbes? Les plantes que la tradition utilise pour soigner sont, d'ailleurs, souvent, des plantes de cueillette, avec cette pensée que la plante sauvage est plus chargée en pouvoir de «transmuier les corps», comme le dit Pierre de Crescent. Les livres de pharmacopée populaire du sud de la France contiennent une très grande quantité de plantes qui témoignent, en tout cas, d'une grande connaissance de la botanique, au moins chez une partie de la population. Menthe pouliot, cresson, jus de blette, basilic, chicorée sauvage, rue, plantain, gentiane, armoise, ache, laurier, bétoine, la liste est loin d'être close des plantes connues et utilisées. Or, certaines de ces plantes, comme le basilic, ne peuvent qu'être cultivées, étant trop sensibles au gel.

Les fleurs sont un cas à part. Les seules fleurs que l'on rencontre, à vrai dire, sont celles que l'on utilise pour la médecine: l'iris, le lys. Les jardins de la noblesse sont bien entendu représentés emplis de myosotis, de jeunes fraisiers, et de délicates fleurettes des bois. Cela ne semble pas être le cas dans nos jardins paysans, même si les fleurs des églantiers, voire de rosiers, sont présentes dans les haies. Au reste, le jardin médiéval favorise l'odorat plus que la vue, et l'on préfère des bosquets d'aurone, aux senteurs délicieuses, mais aux fleurs invisibles, aux grosses fleurs de nos jardins contemporains. Le temps de la tulipe n'est pas encore advenu.

## 6. LE JARDINAGE

Le jardin est un lieu ; c'est aussi un espace de travail. Le jardinage ne demande pas de travaux exténuants et saisonniers comme les moissons ou la fenaison, mais un entretien constant. Le jardin, tout comme l'entretien du feu, est, les fabliaux le montrent assez, le domaine des femmes, de la maîtresse de maison.

Ce n'est pas un lieu non plus qui demande une haute technicité. Les outils sont assez sommaires. Des bêches en bois, ferrées sur leur partie inférieure. Des râtaux, également en bois. Des binettes à sarcler. Des brouettes qui servent au transport. Et, bien entendu, il existe des pots en céramique ou des paniers, certains de grande beauté, d'autres les plus simples du monde, pour faire pousser et mettre à l'abri les plantes les plus fragiles.

Peu de technicité, mais beaucoup de science. Il faut connaître les sols pour savoir comment amender la terre: craie, chaux, sable, cendre peuvent être mélangés au substrat originel. Il existe d'ailleurs un corps de métier: les «cendriers», qui fournissent la cendre dans les villes, pour l'amendement des sols<sup>32</sup>. Bien entendu, cette

---

<sup>32</sup> J.-P. LEGUAY, *Un réseau urbain au Moyen âge, les villes du duché de Bretagne aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*. Paris, Maloine, 1981.



terre doit être aussi enrichie de fumier, pas uniquement d'origine animale d'ailleurs. Avant de semer, il convient d'ébouillanter la terre, un geste qui se pratique encore en agriculture biologique.

Les techniques du repiquage, du bouturage, du pinçage, de la greffe («enter») sont bien connues et couramment pratiquées. Pierre de Crescent consacre cinq pleines pages aux techniques de la greffe et de la taille<sup>33</sup>, et quelques autres au repiquage, aux plantes qui peuvent l'être, celles qui ne le peuvent pas, et à la préparation du terreau que l'on appellerait aujourd'hui de rempotage.

Trois techniques, en revanche, posent problème: l'arrosage, le désherbage, et la lutte contre les parasites.

L'arrosage est le plus crucial: tirer de l'eau pour l'apporter au pied des plantes est une tâche aussi pénible que fastidieuse. Nous avons déjà évoqué les solutions permettant de limiter les apports d'eau: semer à l'ombre d'un arbre ou de plantes plus élevées; semer en planches surélevées qui conserveront l'humidité. L'amendement de la terre, afin de la rendre moins poreuse, l'aménagement de fossés d'irrigation, quand cela est possible, font partie des autres solutions.

Il n'en demeure pas moins que l'arrosage reste nécessaire de temps en temps. Au semis, et dans les périodes de sécheresse. Pour les semis, les médiévaux ont une technique assez simple et économe: une poche de tissu remplie d'eau qui, jouant le rôle de «pompe à arrosoir», asperge parcimonieusement le sol sans emporter les graines à distance. Mais, pour les apports plus importants, un arrosoir, un «vrai», existe aussi, de la même forme que ceux que nous possédons actuellement.

Le désherbage est plus compliqué. Désherbe-t-on bien les jardins à l'époque médiévale? Si l'on en croit les représentations de jardins seigneuriaux, oui. Mais ce sont des représentations très idéalisées. Faute de pouvoir mener une enquête sur le terrain, nous devons nous en remettre à certains indices.

D'abord, des orties ont été retrouvées dans des fosses à compost de Bruxelles<sup>34</sup>: signe qu'on les enlevait. Mais toutes? Pierre de Crescent recommande de bien désherber autour des cardons et des artichauts. Doit-on lire qu'autour des autres plantes, le désherbage est moins utile? Peut-être. Beaucoup d'indices, d'autre part, nous laissent penser que l'on plantait très serré et très fréquemment, laissant peu de terre à nu. La terre à nu, d'ailleurs, a tendance à se dessécher rapidement, ce que, nous l'avons vu, on cherche à éviter.

Enfin, la lutte contre les parasites, inégale, est sans doute ce qui rapproche le travail du jardin d'un enfer. Les moyens employés sont d'abord la prévention: on complante des espèces, la rue, par exemple, étant réputée chasser les espèces venimeuses. Les pois chiches sont semés entre les choux pour éviter que les parasites d'un chou attaqué ne gagne les autres. On paille le pied des plantes pour repousser

---

<sup>33</sup> P. DE CRESCENT, *ruralium commodorum opus*, (nombreux manuscrits) ou, en traduction française, *Le Livre des Prouffitz champestres et ruraux touchant le labour des champs, vignes et jardins*. Nombreuses éditions, parmi laquelle: Paris, La veuve de Michel le Noir, 1521.

<sup>34</sup> Citées dans: D. ALEXANDRE-BIDON et M.-Th. LORCIN, *op. cit.*



les rongeurs. Pour les limaces, pas de remède miracle: il faut les ramasser, une par une, les jours de pluie. Les œufs des hannetons sont ramassés et brûlés<sup>35</sup>. On peut aussi essayer des moyens qui sont à mi-chemin entre la sorcellerie et la chimie: enterrer du soufre et de l'origan dans son jardin repousse les fourmis, ou enterrer un cœur de chauve-souris<sup>36</sup>. Mais pour exterminer la fourmilière, mieux vaut encore l'ébouillanter.

## 7. LES USAGES QUOTIDIENS DU JARDIN

Des plantes, des murs, du travail. Le jardin ne saurait se limiter à cela, sans quoi il n'aurait pas donné lieu à tant de littérature. Les champs, où pousse pourtant le blé, l'or médiéval, n'ont pas suscité le quart des émotions que soulève le jardin. Alors comment aborder ce lien particulier que les médiévaux tissent avec leurs jardins?

Pour commencer, il me semble utile de préciser qu'un jardin est généralement tout proche de la maison, voire la jouxte, et qu'il en est, dans bien des cas, comme le prolongement naturel. Une pièce en plein air, quand les pièces intérieures sont bien souvent sombres et encombrées.

## 8. UN INTÉRIEUR-EXTÉRIEUR

Le jardin n'est ni véritablement un intérieur ni exactement un extérieur. C'est un espace un peu hybride, entre les deux, neutre. Les conflits, rixes, échanges d'insultes n'y ont rien à faire. Les crimes, comme les viols, peuvent y avoir lieu, mais aucun conflit d'ordre public.

Quels sont les éléments qui rendent l'usage du jardin quotidien? En premier lieu, les latrines. Les fouilles des jardins médiévaux d'Amiens, par exemple, ont mis à jour pas moins de quarante latrines, au cœur de la ville<sup>37</sup>. Les latrines sont une des raisons qui font que la haie des jardins est relativement élevée. À côté des latrines, on peut également retrouver une fosse à compost, où seront jetés les restes végétaux, le désherbage, les jonchées en fin de vie et, éventuellement, le résultat du curage des latrines.

Là où la place manque, le stockage des bûches se fait aussi dans les jardins. D'ailleurs, ce stockage est interdit à Paris, vu la propension qu'ont les habitants à utiliser les bûches, non pour se chauffer, mais comme projectiles en cas d'émeute<sup>38</sup>.

---

<sup>35</sup> C. MASSON-VOOS, «Les jardins, objets d'attentions au Moyen âge», dans P.-G. GIRAULT (éd.), *Flore et jardins. Usages, savoirs et représentations du monde végétal au Moyen âge*, Cahiers du Léopard d'Or, vol. 6 (1997), pp. 9-38.

<sup>36</sup> P. DE CRESCENT, *op. cit.*

<sup>37</sup> D. ALEXANDRE-BIDON et M.-Th. LORCIN, *op. cit.*

<sup>38</sup> *Journal d'un bourgeois de Paris*.



Plusieurs indices montrent que le jardin peut aussi abriter des ruches, et donc des abeilles. Les images représentent également souvent un banc d'herbe sur lequel la Vierge prend place. Plus rarement, on peut rencontrer une femme du peuple, assise sur un banc similaire, filant et berçant un bébé<sup>39</sup>. Le jardin, lieu clos, est tout destiné à garder les enfants. L'Enfant Jésus est souvent représenté au jardin, le plus souvent en compagnie de sa mère, mais parfois seul, comme sur un livre d'heures du xv<sup>e</sup> siècle, où on le voit assis, tout nu, mais protégé par la Colombe du Saint Esprit, entre plusieurs bancs d'herbe<sup>40</sup>. Un jardin n'est pas exempt de dangers, un petit peut toujours tomber dans la fosse des latrines, mais il est plus sûr que la maison avec son foyer, ou que la rue, avec ses animaux errants. Le jardin est également le lieu où l'on peut manger dehors, à la belle saison. Ou du moins, s'enivrer<sup>41</sup>. Quelques fabliaux mettent aussi en scène des paysans qui dressent la table sous la treille pour un repas festif<sup>42</sup>.

Beaucoup d'images représentent des treilles, sous lesquelles des hommes sont attablés, occupés à boire ou à manger. Images profanes, dont les textes ont du mal à confirmer la possibilité. Après tout, de quoi s'agit-il, sinon de la vie privée, des loisirs du peuple?

Par la bande, nous apprenons également d'autres usages du jardin. Ni intérieur ni extérieur. C'est là que l'on enterre le bébé mort-né, le fœtus avorté que l'on ne peut enterrer au cimetière, faute de baptême, mais que l'on ne se résout pas à rejeter dans la campagne. Ainsi, un accoucheur rapporte qu'une femme enceinte ayant porté deux enfants mort-nés se vit interpeller par une voisine mal intentionnée lui disant qu'elle portait encore «de quoi graisser un chou»<sup>43</sup>.

## 9. CONCLUSION

Le jardin paysan a été enrichi, à la fin du Moyen âge, de multiples usages et significations. Le monde médiéval n'est pas si cloisonné, socialement et culturellement, que la paysanne se délassant quelques minutes sur le banc de son jardin ne puisse se prendre pour une Vierge à l'Enfant. Le jardin est devenu un lieu de vie, tout en conservant ses autres attributs: lieu de production, puisque, chaque jour, on y puise de quoi remplir l'oule ou les *pegaus*. Lieu d'habitation, dans lequel on se tient pour filer, garder les enfants. Lieu de travail, bien sûr, toujours recommencé, quand il s'agit de biner, sarcler, lutter contre les parasites, apporter l'eau qui manque

---

<sup>39</sup> S. LANDSBERG, *The Medieval Garden*. Londres, British Museum Press, 1995, 146 p.

<sup>40</sup> *Livre d'heures*, France, fin du xv<sup>e</sup> siècle Paris, BnF, département des Manuscrits, Latin 10548, fol. 48.

<sup>41</sup> Voir à ce sujet, les très belles représentations de beuveries extérieures dans les différentes versions du *Tacuinum Sanitatis*.

<sup>42</sup> Comme le Fabliau des perdrix, in *Les fabliaux du Moyen âge*, Paris, Hatier, 2002.

<sup>43</sup> J. GÉLIS, *Les enfants des limbes. Mort-nés et parents dans l'Europe Chrétienne*. Paris, Éditions Audibert.



et, parfois, constater que l'on a perdu la bataille contre les chenilles ou les limaces. Lieu de savoir, enfin, car on essaie des graines, des plantes. On se les échange, on quémante auprès d'une voisine au jardin plus abrité des plants nouveaux quand les siens ont souffert du gel.

Les paysans travaillent, peinent et souffrent, mais ne renoncent pas, pour autant, aux délices du jardin. Repas en plein air, fruits délicieux à cueillir sur les arbres ou arbustes, odeur délectable des menthes et sauges. Si le jardin des nobles est un lieu où toute idée de travail a été bannie, en imitation du jardin d'Eden, le jardin paysan est à la frontière entre deux mondes, celui, terrestre, des travailleurs de la terre, et celui, céleste, d'avant la Chute. Entre l'Enfer et le Paradis.

